

Université Paris-Est Créteil

Faculté de Lettres et de Sciences Humaines

Département d'anglais

5

L2 Thème littéraire

10

Le lendemain, le vieil homme sort du dortoir à la même heure. Il s'est vêtu comme la veille. Il a habillé la petite de la même façon également. Les femmes et les enfants se sont encore moqués de lui. Les hommes n'ont quant à eux pas même levé les yeux. Ils étaient trop occupés à jouer.

Parfois ils se disputent. L'un accuse l'autre de tricher. Le ton monte. Les jetons et les pièces volent. Puis tout se calme soudainement. Ils fument des cigarettes qui laissent dans le dortoir un nuage gris, aux senteurs fortes et irritantes.

Le matin, le dortoir est calme car les trois épouses sortent avec les enfants. Les enfants commencent à s'accaparer la ville. Ils reviennent avec des mots que Monsieur Linh ne comprend pas, et qu'ils font sonner à haute voix dans le dortoir. Les femmes portent dans leurs bras les denrées qu'elles sont allées chercher au bureau des réfugiés, puis elles préparent le repas. Il y a toujours une part pour M Linh. C'est la tradition qui le veut. Monsieur Linh est le plus âgé. C'est un vieillard. Les femmes se doivent de le nourrir. Il le sait. Il sait bien qu'elles n'agissent pas ainsi par bonté ni par amour. D'ailleurs quand l'une ou l'autre lui porte son bol, elle fait une moue qui ne le trompe pas. Elle pose le bol devant lui, tourne le dos, s'éloigne sans rien dire. Il la remercie en s'inclinant mais elle ne voit même pas son geste. Il n'a jamais faim. Il serait seul, il ne mangerait pas. D'ailleurs, s'il avait été seul, il ne serait même pas là, dans ce pays qui n'est pas le sien.

From *La Petite fille de Monsieur Linh* de Philippe Claudel (2005)

Julien n'est pas rentré. Il devait participer à une manifestation politique interdite. Il compte parmi l'élite intellectuelle de notre ville, et prétend militer pour ce qu'il appelle la liberté.

5 Nous avons dîné en silence. Régine, inquiète, tendait l'oreille au moindre bruit. A la fin du repas, et comme notre fils n'était toujours pas revenu, elle a allumé le poste de télévision, ce qui ne lui arrive pas souvent : je lui ai dit que ces images mouvantes m'agacent.

10 Régine m'a regardé avec une réprobation muette ; je savais ce qu'elle pensait : mon état n'aurait pas dû m'empêcher de me soucier de mon fils. Ma dépression avait bon dos, qui me permettrait de m'endormir tranquille alors que Julien mourait peut-être, faute de soins, au coin d'une rue.

15 J'ai perçu le bruit assourdi d'un timbre : Régine décrochait le téléphone. Appelait-elle les parents d'un camarade de Julien, ou le commissariat de police ? Ce devait être le commissariat. Il faut lui rendre justice, c'est une mère attentive. Ma propre mère, à sa place, m'eût seulement attendu, sèche et froide, me reprochant d'avoir manqué un repas sans prévenir.

20 Brissou a dû lui faire une proposition – elle a refusé vivement. Il insistait, semblait-il, elle protestait encore, plus mollement. Viendrait-il consoler Régine ? Allait-il plutôt se hasarder dans les rues, risquer de se faire matraquer, pour essayer de retrouver mon fils dans la débandade qui suit un combat de rue ?

Moi, le pauvre malade, le père démissionnaire par force, j'allais me blottir entre mes draps et dormir d'un sommeil paisible. Je ricanais en regagnant ma chambre.

Suzanne PROU, *Méchamment les oiseaux* (1975)

Paulette Lestafier n'était pas si folle qu'on le disait. Bien sûr qu'elle reconnaissait les jours puisqu'elle n'avait plus que ça à faire désormais. Les compter, les attendre et les oublier. Elle savait très bien que c'était mercredi aujourd'hui... Elle avait mis son manteau, pris son panier et réuni les coupons de réductions. Elle avait même entendu la voiture de la Yvonne au loin... Mais voilà, son chat était devant la porte, il avait faim, et c'est en se penchant pour reposer son bol qu'elle était tombée en se cognant la tête contre la première marche de l'escalier.

Paulette Lestafier tombait souvent, mais c'était son secret. Il ne fallait pas en parler, à personne.

« A personne, tu m'entends ? » se menaçait-elle en silence. « Ni à Yvonne, ni au médecin et encore moins à ton garçon... »

Il fallait se relever lentement, attendre que les objets redeviennent normaux, se frictionner avec du Synthol et cacher ces maudits bleus.

Les bleus de Paulette n'étaient jamais bleus. Ils étaient jaunes, verts ou violacés et restaient longtemps sur son corps. Bien trop longtemps. Plusieurs mois quelquefois... c'était difficile de les cacher. Les bonnes gens lui demandaient pourquoi elle s'habillait toujours comme en plein hiver, pourquoi elle portait des bas et ne quittait jamais son gilet.

Le petit, surtout, la tourmentait avec ça :

- Alors, Mémé ? C'est quoi ce travail ? Enlève-moi tout ce bazar, tu vas crever de chaud !

Non, Paulette Lestafier n'était pas folle du tout. Elle savait que ses bleus énormes qui ne partaient jamais allaient lui causer bien des ennuis un jour...

Elle savait comment finissent les vieilles femmes inutiles comme elle. Celles qui laissent venir le chiendent dans leur potager et se tiennent aux meubles pour ne pas tomber. Les vieilles qui n'arrivent pas à passer un fil dans le chas d'une aiguille, et ne se souviennent même plus comment on monte le son du poste. Celles qui essaient tous les boutons de la télécommande et finissent par débrancher l'appareil en pleurant de rage.

Des larmes minuscules et amères.

La tête dans les mains devant une télé morte.

Extrait de *Ensemble, c'est tout* Anna GAVALDA

Didier Van Cauwelaert (1994), *Un aller simple*

À neuf heures du matin, on m'a donné un café, un e biscotte et on m'a conduit à l'aéroport. L'attaché humanitaire faisait les cent pas devant la porte des départs, entouré de barrières mobiles et de policiers de l'air qui ordonnaient aux gens de circuler. Dès que j'ai mis le pied sur le trottoir, il m'a tiré par le bras en me disant de me dépêcher, et m'a demandé où
5 étaient mes bagages. J'ai répondu qu'on avait désossé mon domicile, alors il m'a conseillé d'aller m'équiper à la boutique Rodier. Je l'ai remercié de son attention, mais j'ai précisé que je n'avais pas d'argent. Il a dit que tout était couvert par ses frais de mission, et il m'a donné trois mille francs pour que je m'habille dans le genre tous-les-jours, mais vite parce qu'il y avait des problèmes - je sentais qu'avec lui, c'était plutôt fréquent.

10 Dans la cabine d'essayage, j'ai quitté sans regret mon costume blanc, tout taché par la prison, et je me suis acheté un très beau prince-de-galles en pur coton, avec la chemise à rayures prune et la cravate assortie. L'attaché était resté à la porte de la boutique en verre avec un grand type en beige pâle dans le genre important. J'ai compris à leur regard que mon costume était peut-être trop chic pour la photo. Le beige pâle a dit qu'il n'y aurait pas de
15 photo, à cause de la tournure des événements. Comme je prenais l'avion pour la première fois, j'évitais de paraître étonné.

Marcel Pagnol, *Le Château de ma mère* (1976)

Une petite pierre tinta sur la ferrure du volet. C'était le signal convenu. J'étais déjà tout habillé; j'ouvris lentement la fenêtre. Un chuchotement monta dans la nuit;

« Tu y es? »

5 Pour toute réponse, je fis descendre, au bout d'une ficelle, mon « balluchon ». Puis j'épinglai ma *Lettre d'Adieu* sur l'oreiller et j'attachai solidement la corde à l'espagnolette. A travers la cloison, j'envoyai un baiser à ma mère, et je me laissai glisser jusqu'au sol.

Lili était là, sous un olivier. Je le distinguais à peine. Il fit un pas en avant, et dit à voix basse : « Allons-y! ».

Il reprit sur l'herbe un sac assez lourd, qu'il chargea sur son épaule d'un tour de rein.

10 « C'est des pommes de terre, des carottes et des pièges, dit-il.

- Moi, j'ai du pain, du sucre, du chocolat et deux bananes. Marche, nous parlerons plus loin. »

En silence, nous montâmes la côte jusqu'au Petit-CEil.

15 Je respirais avec délices l'air frais de la nuit, et je pensais, sans la moindre inquiétude, à ma nouvelle vie qui commençait.

Nous prîmes, une fois de plus, le chemin qui montait vers le Taoumé.

La nuit était calme, mais étroite : pas une étoile au ciel. J'avais froid.

La leçon de musique

— Veux-tu lire ce qu'il y a d'écrit au-dessus de ta partition ? demanda la dame.

— *Moderato cantabile*, dit l'enfant.

La dame ponctua cette réponse d'un coup de crayon sur le clavier.

5 L'enfant resta immobile, la tête tournée vers sa partition.

— Et qu'est-ce que ça veut dire, *moderato cantabile* ?

— Je sais pas.

Une femme, assise à trois mètres de là, soupira.

10 — Tu es sûr de ne pas savoir ce que ça veut dire, *moderato cantabile* ? reprit la dame.

L'enfant ne répondit pas. La dame poussa un cri d'impuissance étouffé, tout en frappant de nouveau le clavier de son crayon. Pas un cil de l'enfant ne bougea. La dame se retourna.

— Madame Desbaresdes, quelle tête vous avez là, dit-elle.

15 Anne Desbaresdes soupira une nouvelle fois.

— A qui le dites-vous, dit-elle.

L'enfant, immobile, les yeux baissés, fut seul à se souvenir que le soir venait d'éclater. Il en frémit.

20 — Je te l'ai dit la dernière fois, je te l'ai dit l'avant-dernière fois, je te l'ai dit cent fois, tu es sûr de ne pas le savoir ?

L'enfant ne jugea pas bon de répondre. La dame reconsidéra une nouvelle fois l'objet qui était devant elle. Sa fureur augmenta.

— Ça recommence, dit tout bas Anne Desbaresdes.

25 — Ce qu'il y a, continua la dame, ce qu'il y a, c'est que tu ne veux pas le dire.

Anne Desbaresdes aussi reconsidéra cet enfant de ses pieds jusqu'à sa tête mais d'une autre façon que la dame.

— Tu vas le dire tout de suite, hurla la dame.

L'enfant ne témoigna aucune surprise. Il ne répondit toujours pas.

30 Alors la dame frappa une troisième fois sur le clavier, mais si fort que le crayon se cassa. Tout à côté des mains de l'enfant. Celles-ci étaient à peine écloses, rondes, laiteuses encore. Fermées sur elles-mêmes, elles ne bougèrent pas.

— C'est un enfant difficile, osa dire Anne Desbaresdes.

Je m'appelle Norah Rabhan. J'ai vingt-cinq ans, j'aime le rouge, tous les trucs italiens aux quatre fromages et je suis pionne... J'ai été recrutée par défaut. Ils voulaient un mec, mais celui qu'ils ont retenu a eu la trouille au dernier moment...

5 Samedi. Je suis rentrée assez tôt hier soir. J'ai encore mal au ventre. Comme j'ai beaucoup dormi, ça passe. Cet après-midi, c'est moi qui vais retrouver le Grand Turc chez nous. Depuis quelques mois, on a pris un appartement. On a couru tout l'été derrière les soldes et les bonnes affaires pour meubler la maison. Ce qui me dérange un peu, c'est la plaque sur la boîte aux lettres :
10 Mlle Norah Rabhan et M. Grand Turc. Ça fait pas couple légitime. Ça fait plutôt : on vit dans le péché et on aime ça. Il est prévu qu'on se marie avant Ramadan, au mois d'octobre, mais l'OPAC nous a collé des plaques avec les noms signés sur le bail...

15 Chez nous, c'est joli, c'est confortable et j'ai une pièce que pour moi. Le Grand Turc et moi, on s'est vraiment débrouillés comme des castors, on a tout fait tous seuls. Mais pour l'instant, le nid reste vide. On le visite pendant quelques heures. Et puis on range les clefs. Tout y est. Ma maison, sa maison aussi, a une âme, des torchons dans la cuisine, des serviettes dans la salle
20 de bains, et le lit est fait dans la chambre. Nous, on n'y habite pas. C'est notre cabane au fond du jardin où on rêve qu'on est seuls au monde jusqu'à ce que nos parents nous rappellent à l'ordre. C'est triste. C'est ça aussi d'attendre...

Houda Rouane, *Pieds-blancs*, Editions Philippe Rey, 2006

Quand j'ai rencontré Morgane, j'étais sur le point de tomber. Elle m'a prise par le bras, elle m'a entraînée vers la place, elle m'a fait asseoir à l'intérieur du café. Elle l'appelait le Café des Aveugles, parce qu'elle disait qu'il y avait des chaises partout, et les gens qui entraient se cognaient dans les chaises vides. Ils étaient éblouis par la lumière du soleil, et ils entraient dans le café obscur à tâtons, l'air égaré.

Morgane m'a dit : « Tu trembles ? Il faut que tu manges. Tu n'as pas d'argent ? »

Elle a fait un signe au garçon, elle a commandé des choses à manger, un steak, des frites, du fromage. Pour elle, elle a pris un café noir. Elle n'avait pas faim. Elle fumait des cigarettes américaines, nerveusement, ses longs doigts bougeaient tout le temps. Je me souviens de son visage. Elle avait un profil étrange, quelque chose d'assyrien, des yeux en amande brillants, d'un noir profond, des cheveux mi-longs, frisés et rouges, des sourcils arqués, la peau mate et pâle, un cou très long où on voyait palpiter les artères. J'ai vu tout cela d'un coup, je ne pourrais pas l'oublier. Ce qui m'a fait quelque chose, c'est qu'elle m'a parlé d'emblée comme si elle me connaissait depuis toujours, que c'était hier que nous nous étions quittées, qu'elle m'avait donné rendez-vous ici, dans le Café des Aveugles, comme d'habitude. Je ne crois pas qu'elle m'a dit son nom alors, j'ai dû l'apprendre ensuite, et le nom de son mari, Sacha, et Mina, la fille de Sacha, que je n'ai jamais vue.

LE CLÉZIO. Printemps.

Amélie NOTHOMB, *Antéchrista* (2003)

Comme je quittais l'enceinte de l'université, une voix cria mon prénom.

Cela ne m'était jamais arrivé et me plongea dans une sorte de panique. Je me retournai et vis Christa qui me rattrapait en courant. C'était formidable.

5 - Où vas-tu ? demanda-t-elle en m'accompagnant.

- Chez moi.

- Tu habites où ?

- A cinq minutes à pied.

- C'est ça qu'il me faudrait !

10 - Pourquoi ? Tu habites où ?

- Je te l'ai dit : dans les cantons de l'Est.

- Ne me dis pas que tu y retournes chaque soir.

- Si.

- C'est loin !

15 - Oui : deux heures en train pour venir, deux heures en train pour rentrer. Sans compter les trajets en bus. C'est la seule solution que j'ai trouvée.

- Et tu tiens le coup ?

- On verra.

20 Je n'osais pas lui poser plus de questions, de peur de la mettre mal à l'aise. Sans doute n'avait-elle pas les moyens de se payer un logement étudiant.

Au bas de mon immeuble, je pris congé.

- C'est chez tes parents ? demanda-t-elle.

- Oui. Toi aussi, tu vis chez tes parents ?

- Oui.

25 - A notre âge, c'est normal, ajoutai-je sans trop savoir pourquoi.

Elle éclata de rire, comme si j'avais dit quelque chose de ridicule. J'eus honte.

Cette nuit-là, je suis rentré chez mon père. Séverine ne m'aurait pas accepté dans un état pareil. L'auteur de mes jours a surgi en pyjama comme je refermais la porte avec des précautions d'ivrogne :

5 - Qu'est-ce que c'est que ce raffut ? Tu sais l'heure qu'il est ?

Incapable d'honorer dignement cette double question, je me traînai vers l'escalier sans répondre.

- Ce n'est pas un hôtel ici, Tim et moi on en a plus que marre de tes va-et-vient nocturnes.

10 La voix déclinait au fur et à mesure que je prenais de l'altitude. J'entendis encore :

- Et si tu dois continuer comme ça toute ta vie, ce n'est pas la peine de revenir d'Algérie.

Il y a des paroles qu'on devrait s'interdire, même au dernier degré de la colère.

15 Je me suis affalé sur mon lit et j'ai sombré. Mais je n'ai jamais oublié cette petite phrase de malédiction qui, paradoxalement, m'a donné la volonté de refuser la mort quand tout semblait perdu. Le lendemain matin, deux flics sont venus me chercher. C'était vers midi. Papa travaillait dans son atelier et Tim avait dû sortir. Pour ma part, je dessoûlais tant bien que mal après un sommeil où je m'étais vu mangé par de
20 minuscules crabes noirs. La sonnerie, presque inaudible au second, m'a glacé les sangs. J'ai sauté dans un slip et je suis descendu.

- Monsieur Frocin, c'est ici ?

- Oui, à quel sujet ?

- Monsieur Marc Frocin, c'est bien vous ?

25 - C'est mon frère, il est absent.

A l'évidence, ils se méfiaient. Ils me soupçonnaient de vouloir couvrir un frère aîné.

- Si on ne joint pas votre frère, il va être porté déserteur. Alors, un conseil, monsieur Frocin, si vous voulez lui éviter des embêtements, le mieux, c'est de nous l'envoyer au plus vite.

Yann QUEFFELEC *Le Charme noir* (1983)

Charles était partagé entre l'envie d'être gentil et attentif avec sa tante et la crainte de lui montrer un excès de sollicitude qui pourrait l'inquiéter. Après le déjeuner, la vieille dame avait l'habitude de « prendre un petit repos » dans le salon où, à la belle saison, les persiennes des portes-fenêtres étaient à demi closes. Elle s'étendait sur le canapé jaune. Quand elle s'éveillait, dans la maison en général déserte à cette heure, elle se mettait au piano. Mais Charles découvrit cet été-là qu'elle avait cessé de jouer, parce que ses doigts rhumatisants ne voulaient plus lui obéir. Aussi descendait-il de sa chambre vers trois heures et regardait par l'entrebâillement des volets si sa tante était réveillée. Dès qu'elle l'était, il entra et se mettait au piano pour elle.

10 Le soir, il allait chercher les gros albums de photographies de famille, avec leurs reliures en cuir repoussé ou en bois vernis, et il les feuilletait avec tante Edmée, sous la lampe de la table de bridge. Au passage du défilé de poupons tout nus, à plat ventre sur des peaux d'ours, d'enfants sur des chevaux de bois devant un jet d'eau de toile peinte, de cuirassiers et de poilus, de groupes de premières communions et de mariés, Charles aurait voulu faire parler un peu tante Edmée d'elle-même. Mais d'une grand-mère l'autre, et des daguerréotypes d'ancêtres en redingote aux parties de pêche aux écrevisses de sa propre enfance, Edmée déroulait seulement la chronique d'une famille où elle s'effaçait jusqu'à se confondre avec le décor.

Claude Roy, *La Traversée du Pont des Arts*, 1979